

TUDOUX
Thomas

exercice n°227

Didie

14,75 / 20 Bien!

Puis, se tournant vers Fred:

- Freddy, mon garçon, retire tes doigts de ta bouche et explique au directeur ce qui ne va pas dans cette foreuse.
- Ça, une foreuse? disait Fred en zézayant. Eh, bien!

- Justement, continuait Frank. Explique-lui cela en langage comant.

- La position du levier à main est telle qu'il y a perte de mouvement à la fois pour le transport chargé et le transport à vide, zézayait Fred. Le plan de travail de l'ouvrier est à un niveau fatigant...

fatigant
fatigant

14,75/20 - Mieux qu'hier, moins bien que demain
Entretien entre Sophie Lapalu et Thomas Tudoux
octobre 2014

Sophie Lapalu : Tu t'es fait dicter en intégralité, soit durant plus de deux cents heures, l'ouvrage jeunesse de Frank et Ernestine Gilbreth *Treize à la douzaine*. Les copies corrigées et évaluées forment une installation, dont le titre n'est autre que la moyenne que tu as obtenue : 14,75/20. Le choix de ce livre n'est bien évidemment pas anodin, puisqu'il a été écrit par deux des douze enfants de l'ingénieur Frank Bunker Gilbreth, pionnier de l'organisation rationnelle du geste de l'ouvrier au travail, qui avait mis en pratique ses nouvelles techniques de management sur ses propres enfants. Toi-même tu bases tes recherches sur l'obligation continuelle et insidieuse de tirer profit de notre temps, et tu en observes les manifestations dans notre vie. Comment résonne plus particulièrement cet ouvrage avec ton œuvre ?

Thomas Tudoux : J'avoue avoir été très troublé quand j'ai redécouvert cet ouvrage, lu dans ma jeunesse, au travers de recherches dont l'objectif était justement de m'assurer de la pertinence de mon existence par son évaluation permanente. Ce livre étant le compte-rendu de cette expérience sur une fratrie, il concentrait la plupart des sujets auxquels je souhaitais faire allusion : l'érection de l'efficacité au rang de valeur, l'expérience de l'accélération et donc de la raréfaction du temps, contrôle, auto-contrôle et servitude volontaire, exigence d'autonomie, recherche de l'excellence et mise en jeu de sa culpabilité. Cependant, ce livre n'offre ni recul, ni réflexion critique sur cette pédagogie tayloriste, et le ton léger et humoristique dénote particulièrement avec cette enfance soumise au rendement. J'ai donc souhaité l'utiliser comme base pour une proposition plastique afin de pointer l'évaluation permanente de ces enfants, et la replacer dans toute son ambiguïté et sa complexité.

S.L. : Le philosophe Jacques Rancière explique dans un entretien avec l'artiste Jean-Baptiste Farkas que l'identification de l'art au travail puise ses racines dans l'absolutisation de l'art (soit l'art comme une activité autosuffisante, notion qui apparaît au XIXème siècle). Alors qu'aujourd'hui nous observons la progression d'un certain scepticisme à l'égard des pouvoirs de l'art, Jacques Rancière constate qu'il n'est pas étonnant que cette identification art/travail ait reculé. Est-ce que montrer l'ardeur que tu mets au travail – bien qu'artistique – est une forme de légitimation ?

T.T. : Ce n'est pas une question de légitimité mais plutôt de posture. Il ne me semblerait pas intéressant de critiquer l'activité aujourd'hui en prenant une position de dilettante. Au contraire, le vivre en tant que travailleur me permet d'avoir un point de vue plus nuancé. Je reviens ici

à l'ambiguïté évoquée tout à l'heure : je m'inflige ces dictées, me replaçant volontairement dans la position de l'élève, subissant 272 fois ce rapport hiérarchique, stressé sous les regards évaluateurs des différents instituteurs. Dans le même temps, je me base sur une réelle lacune en français et la certitude de ma perfectibilité (ma moyenne est passée de 13/20 pour les cinquante premières dictées à 16/20 pour les cinquante dernières). J'ai reproduit l'intégralité de l'ouvrage pour pointer et souligner le contrôle de la vie des Gilbreth, jusque dans les moments anecdotiques. Mais dans le même temps, cet acharnement joyeux – car le père a aussi le génie de mettre en permanence ses enfants en appétit de savoir – en a fait des surdoués. Sans la mise en jeu de ma posture de travailleur et d'apprenant, qu'en serait-il de cette complexité ?

S.L. : Luc Boltanski et Eve Chiapello, dans *Le nouvel esprit du capitalisme*, rappellent qu'il y a eu, à l'égard du capitalisme, deux formes de critiques : la critique sociale et la critique « artiste ». Les auteurs montrent alors combien cette dernière, qui dénonçait l'asphyxie par la société marchande des capacités créatives des individus, a été récupérée par les managers ; les salariés travaillent sur « des projets », doivent être flexibles et charismatiques, exactement à la manière dont travaille supposément un artiste. Cherches-tu pour ta part à dénoncer une forme de rentabilité du travail de l'artiste ?

T.T. : Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, la création de 14,75/20 est très loin de répondre aux normes de rentabilité contemporaine. Pendant neuf mois, quasi quotidiennement, j'ai subi une dictée et j'ai révisé les notions de français qui me faisaient défaut. J'avais besoin de le faire, de le vivre pour avancer dans ma recherche. Cependant, après ce premier travail, j'ai accumulé cette expérience et ces 272 copies sans essayer de fabriquer quelque chose qui pourrait exister au nom de l'art. J'ai ensuite mis ce projet de côté pendant quatre ans avant de trouver un dispositif de monstration... et je n'avais aucune certitude que cela arriverait. Mon travail est donc trompeur : bien que jouant avec le surmenage ou le surrégime, mes recherches demandent lenteur, réflexion et maturation. Il est donc très loin dans sa mise en œuvre des injonctions de productivité et de rentabilité auquel il fait référence.

S.L. : 14,75/20 me rappelle l'œuvre de John Baldessari qui, invité à envoyer un protocole à la Project Class de David Askevold à la Nova Scotia College of Art d'Halifax, en 1971, demanda aux élèves de recouvrir un mur avec écrit *I Will Not Make Any More Boring Art*. Cette œuvre me permet de soulever la question du spectateur : impossible de lire en intégralité les copies. Cela peut être une expérience « déceptive ». Comment envisages-tu la place du public dans cette installation ?

T.T. : Cette question est capitale dans ce projet et a généré de longues hésitations entre l'édition et l'installation. L'idée de créer un espace immersif, une expérience plastique qui se dissocie vraiment de l'ouvrage s'est finalement imposée. Les dictées nous replongent nécessairement en enfance et dans son évaluation scolaire, et leur présentation rigoureuse dans un univers rationnel et cadencé. La structure convoque à la fois les tableaux d'école et les panneaux de résultats d'examen, leur agencement crée des espaces très étroits afin de donner un sentiment mêlé de trop plein et d'enfermement. Cette ambiance offre un premier palier de lecture. En second lieu, pour remédier à cette impossibilité de lire la totalité de l'ouvrage, la feuille de médiation propose une visite efficace – à la Gilbreth – de l'exposition, en sélectionnant 8 passages emblématiques de l'ouvrage. Cela me permet de faire un clin d'œil à la première valeur de cette famille sans mettre en avant plastiquement certaines dictées par rapport à d'autres et maintenir ainsi la répétition d'éléments calibrés.

S.L. : Cette installation serait-elle avant tout une tentative de dévoiler au public la somme de travail dans le temps, la longévité de sa mise en œuvre et sa propre amélioration – le processus artistique en somme – qui se complètent dans le regard du spectateur ?

T.T. : C'est précisément cela : faire entrer le visiteur au cœur du processus et du roman, entremêler ces deux expériences. Le procédé utilisé ici me semble d'autant plus évocateur que la dictée est un passage obligé dans la vie du Français lambda. Elle renvoie nécessairement à une expérience personnelle. D'ailleurs, les cinquante-deux personnes qui se sont relayées ont été à la fois les acteurs et les premiers spectateurs de 14,75/20. On remarque à travers leurs commentaires bienveillants ou d'un rouge qui crie vengeance que tous se sont pris au jeu dans ce rôle d'instituteur temporaire. Le partage sensible de cette expérience me semblait primordial car il est au cœur du projet. En effet, relier cette performance individuelle à la vie de ces douze enfants est pour moi une manière d'actualiser ce livre datant de 1948. Le cas de cette famille est très isolé à cette époque et, aujourd'hui encore, elle nous semble atypique par certains côtés. Cependant, la plupart des valeurs véhiculées par Mr Gilbreth – efficacité, management de sa vie, amélioration continue – nous environnent quotidiennement. Le trait d'union tracé de l'usine à la famille dans cette éducation s'étire à travers cette installation jusqu'à l'individu coach de lui-même, personnage clef de notre hypermodernité.

TUDOUX
Thomas

exercice n°02

Dictée

13,75
20 Assez bien. Mais soignez
votre copie!
Des règles de base à revoir.

D'ailleurs notre maison de Montclair, dans le New-Jersey, était une véritable école de rationalisation scientifique pour l'élimination des mouvements inutiles, ce que papa et Maman appelaient "l'étude du mouvement".

Papa nous filmait, par exemple, nous, les enfants, entraînés de laver la vaisselle, afin de calculer quels étaient les mouvements que nous pourrions économiser pour finir plus vite notre besogne. Quand aux travaux qui sortaient de l'ordinaire, comme peindre le porche de derrière ou arracher une racine de la pelouse du devant, ils étaient attribués au moindre enchérisseur. Ceux de nous qui désiraient un

2 petit supplément d'argent de poche faisaient une proposition sous pli cacheté; la moins chère obtenait l'adjudication.

Papa avait affiché des emplois du temps et des tableaux de travail dans les salles de bains. Chacun, dès qu'il était assez grand pour écrire, - et Papa attendait de ses rejetons qu'ils écrivent à l'âge le plus tendre, - devait tous les matins signer, à l'endroit voulu, après s'être brossés les dents, brossé, coiffé et avoir fait son lit. Tous les soirs, chacun de nous devait se peser, inscrire son poids sur un graphique et signer de nouveau après avoir fini son travail domestique, s'être lavé les mains, la figure et les dents. Maman avait voulu qu'il

2 y eût sur l'emploi du temps, une place réservée à la prière. Mais Papa disait qu'à son point
1/4 de vu, la prière devait x être spontanée.

C'était un peu caserne, c'est vrai! Mais pensez au mal que la plupart des parents se donnent pour s'en tirer avec un seul enfant. Et multipliez cela par douze.

TUDOUX
Thomas

exercice n° 03

Dictée

10,5/20 Concentrez-vous dès le début!

- 1/4 Un certain enrégimentement était nécessaire pour éviter la folie. Naturellement, il arrivait qu'on
2 signât le tableau sans avoir fait ce qu'on avait à faire. Mais l'œil perçant de Papa et sa main terriblement
2 2 leste ~~était~~ ^{est} singulièrement favorable à l'expression de la vérité.

Cui, chez lui comme dans les affaires, il ne cessait jamais d'être en fait au rendement. Il boutonnait son gilet de bas en haut et non de haut en bas parce que le boutonnage de bas en haut ne lui prenait que trois secondes, tandis que le boutonnage de haut en bas lui en prenait sept. Il se servait de deux blaireaux pour se babilifier

parce que cela lui faisait économiser dix-sept secondes. Pendant un certain temps, il essaya même de se raser avec un rasoir dans chaque main, mais il finit par y renoncer.

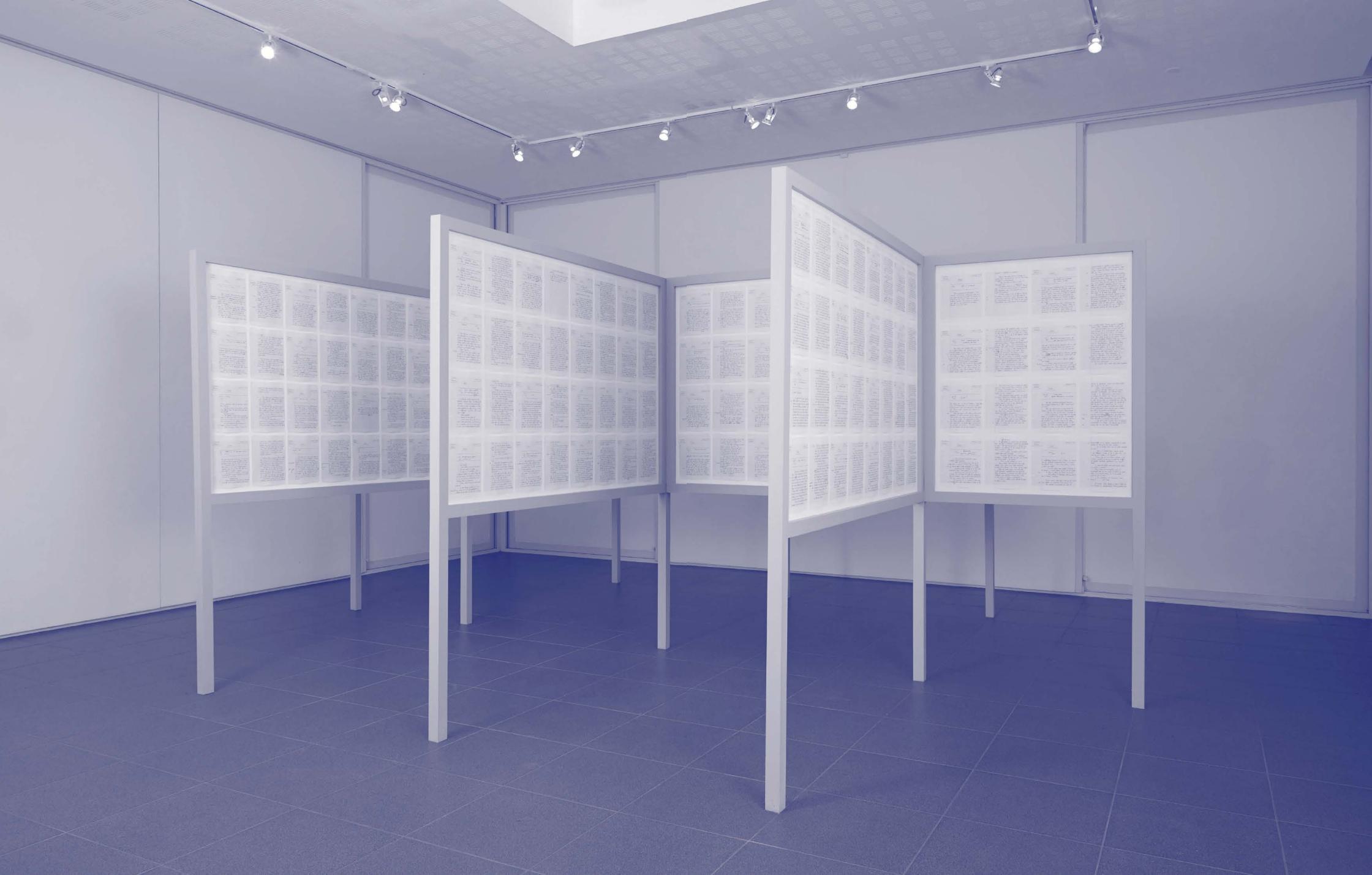
- Je peux gagner quarante quatre secondes, grommelait-il, mais j'ai perdu deux minutes ce matin à me mettre ce pansement sur la gorge.

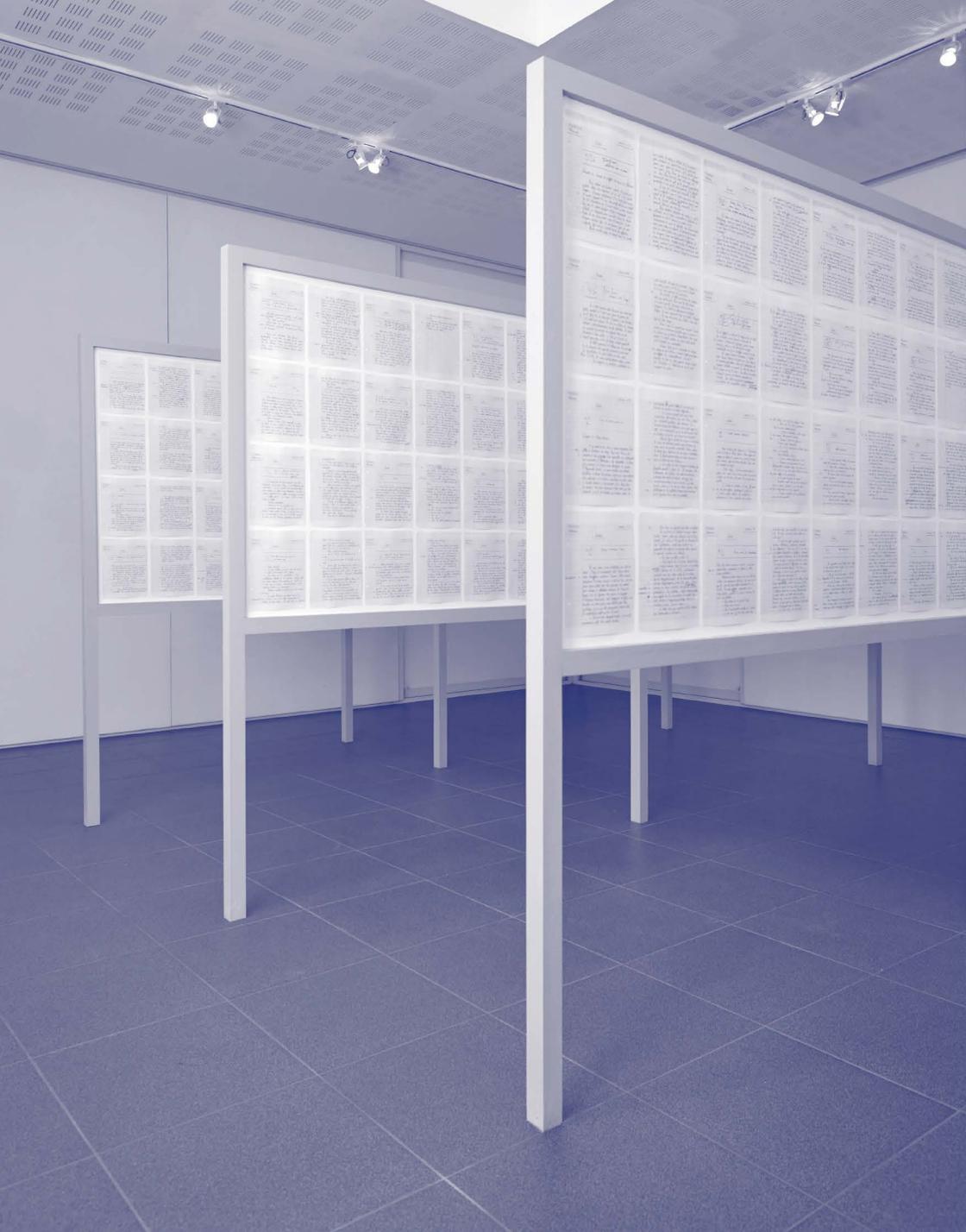
2 Ce n'était pas la gorge tailladée qui le tourmentait, c'était ^{ent} les deux minutes.

^{Certaines}
~~Certaines~~ personnes disaient volontiers que Papa avait tant d'enfants qu'il n'arrivait pas à les reconnaître. Papa lui-même ¹/₄ racontait qu'un jour Maman lui avait confié la maisonie pendant qu'elle allait faire une conférence. À son ^{mère} retour, elle lui avait demandé si tout avait bien marché.

- Comme sur des roulettes, avait-il répondu, à l'^{exception} de ce petit là-bas. Une bonne gifle l'gifle l'a vite ramené à la raison!







Édition réalisée dans le cadre des résidences d'artistes de
Montfort Communauté et de son lieu d'art contemporain, L'aparté.

Institutrices et instituteurs ayant participé au projet (classés
par performance) :

Aurélié Mourier (37), Pauline Ciquier (15), Stéphanie Chifaudel (13),
Aurélié Denis (13), Emilie Etemad (13), Pedro Pereira (13), Alex
Lécuiller (12), Audrey Pennachio (8), Audrey Brouxel (6), David
Cenciai (6), Jean-Benoit Lallemand (6), Damien Marchal (6),
Alexandre Moineau (6), Daniel Perez Vega (6), Hélène
Colineaux (5), Romain Courapied (5), Pierre Ernst (5), Stéphane
Jarry (5), Cécilia Ollivier (5), Benjamin Paré (5), Johanna Rocard (5),
Léna Barbier (4), Béryll Begon (4), François Geslin (4), Alexandra
Gillet (4), Sylvain Jomier (4), Annie Mahot (4), Milena Marinho
da Silva Rocha (4), Camille Planeix (4), Rémy Albert (3), Fabien
Brigant (3), Manuel Buet (3), Leslie Chaudet (3), Pricille Magon (3),
Simon Poulain (3), Audrey Taccori (3), Julie Tudoux (3), Olivier
Tudoux (3), Sophie Marrey (2), Aurélien Pelletier (2), Vincent
Rubat du Mérac (2), Janice Zadrozynski (2), Séverine Cailleau (1),
Lucie Cottier (1), Isy (1), Raphaële Jeune (1), Sue-Huyn Kim (1),
Gwenvael Launay (1), Claire Laurent (1), Catherine Lécuiller (1),
Claire Migraine (1), Sophie Vignitchouk (1).

Photographies :
Hervé Beurel

Remerciements :
Olivier Armillotta, Pierre Galopin, Antoine Huet, Éloïse Krause,
Sophie Marrey, Gwenn Merel, Camille Planeix, Olivier Pertuisel,
Blandine Tuffer

Février 2015
Édité à 200 exemplaires



2 Quelquefois nous ^{feignons} feignons d'être sur l'estrade d'un meeting d'ingénieurs au cours duquel Papa devait prendre la parole. Anne jouait le rôle du président.

- Notre prochain orateur, disait-elle, est Frank Dunken Gillreth. Attendez un instant, que personne ne bouge! N'ayez pas peur. Il m'a promis cette fois de se limiter à deux heures et de ne pas faire allusion aux "meilleurs moyens de travailler deux fois plus dans la même phrase"...

Frank, toujours gonflé d'oreillers, s'arrangeait au bord de l'estrade, ajustait un pince-nez qui pendait au bout d'un ¹ ruban noir attaché autour de son ~~cou~~ ^{cou}, souriait avec affectation, fouillait sous sa veste et tirait un manuscrit épais de sept pouces.

^{1/4} - Pour la clarté du sujet, commençait-il pompeusement, j'ai divisé ma causerie de ce soir en trente titres principaux et cent dix-sept sous-titres. Je commencerai par le premier titre principal...